

84732.4/340

THÉÂTRE MODERNE,

O U

RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié
leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE
DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (AN XI.)



17

LE MARIAGE

PAR COMÉDIE,

OU

LES DUPES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. DORVIGNY.

*REPRÉSENTÉE pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique.*

Prix, 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, & fils, Libraires-
Imprimeur, rue Gallande, N^o. 64-

1789.

PERSONNAGES.

M. BERNIQUE.

Mad. BERNIQUE.

ANGELIQUE, leur fille.

LINDOR, amant d'Angelique.

DUPONT, valet de Lindor.

MADRÉ, provincial, prétendu d'Angelique.

Mad. MADRÉ.

JUSTINE, suivante d'Angélique.

M. BONNEFOI, Notaire.

La Scène est chez Monsieur Bernique.



LE MARIAGE

PAR COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPONT, JUSTINE.

JUSTINE.

MAIS écoutez-moi donc.

DUPONT.

Taisez-vous Mamefelle Justine , plus vous parlez , plus vous aggravez vos torts. Manquer à un homme , abuser de sa bonne foi , de sa confiance , ce n'est rien , pour une femme s'entend , c'est l'étiquette ; un mot excuse cela , c'est la mode , tout est dit. Mais recevoir ses adieux sous le nom d'époux futur , lui jurer une constance éternelle , le voir désespéré de vous laisser par un départ involontaire & précipité la bride sur le col & profiter de son absence pour lui être infidelle ! ... Ah ! Fi , Mamefelle Justine , fi ! C'est un trait dont tout le sexe entier nous rendra raison.

A 2

LE MARIAGE

JUSTINE.

Mais bavard impitoyable, à qui en as-tu ? Que veux-tu dire ? Et que nous reproches-tu ?

DUPONT.

Ce que je vous reproche !... Oh ! les détails feroient trop longs. Pour abrégér, je vais vous attaquer en gros d'abord !... D'abord vous avez tort, voila l'article fondamental, & ça dispense du reste.

JUSTINE.

Le beau préambule. Est-ce comme ça qu'on raisonne ?

DUPONT.

Oh, tranquile-toi ; les accessoiress ne dérangent rien au principal, & la forme fera d'accord avec le fond. Vous avez tort & nous avons droit, voila le fait.

JUSTINE.

Mais prouve-le donc.

DUPONT.

Fort aisément. Il n'est quëssion que de trois articles pour cela.

JUSTINE.

Quels sont-ils ?

DUPONT.

Ecoute, tais-toi, & rougis, trouves-tu cela aisé ?

JUSTINE.

Eh mais !

DUPONT.

Paix !

JUSTINE.

Mais j'admire ma complaisance avec lui ! Quel ton prends-tu donc là, mons Dupont ?

PAR COMÉDIE. 9

DUPONT.

Le ton qui nous convient, Mamefelle. Baiffez-le vous même. Comment! Cruelle! parjure!... Barbare!... Ingrate... Car il n'y a pas befoin de le demander, la bourafque eft commune; la foubrette aura fait comme la maîtrefle. L'une oublie le maître, l'autre outrage le valet; la tendrefle eft à fond & l'infidélité furnage. Comment! pour fix mois d'abfence, la conftance féminine eft en défaut... Ah! fi j'avais le tems de gronder pourtant, comme j'en dirois là-deffus. Mais mon maître s'impatiente; ainfi, ma fille, allons au fait.

JUSTINE.

C'eft bienheureux. Je ne répons pas à toutes ces étourderies, car nous ne finirions pas. Le fait eft que vous revenez très-à-propos. Ma maîtrefle aime toujours ton maître, mais fon rival eft arrivé & fon père veut les marier inceffamment. A préfent que nous voilà, voyons fi nous pourrions déranger leurs projets & mettre les nôtres à exécution.

DUPONT.

Il le faut bien. Sans te répéter ce qu'on a dit cent fois, il faut bien que nous ayons plus d'efprit que nos maîtres & que nous faffions réuffir l'intrigue, fans quoi ce ne feroit plus une Comédie que nous jouerions ici.

JUSTINE.

Jouons-la donc puifqu'il le faut, & préparons d'avance notre plan. D'abord mettons-nous au fait des caractères. L'intrigue enfuite ira toute feule, & puis ma foi, nous courrons après le dénouement.

6 LE MARIAGE

DUPONT.

Sans doute, & tant mieux si nous l'attrapons. Voyons, dis-moi donc deux mots de nos personnages.

JUSTINE.

Eh bien, le rival de ton maître est un imbécile.

DUPONT.

Ah! c'est le costume, ils le font tous, comme les amants charmants.

JUSTINE.

Ce rival a une mère provinciale.

DUPONT.

Qui tient du fils, je parie?

JUSTINE.

Où le fils de la mère, c'est tout comme.

DUPONT.

Voilà déjà deux oisons à brider après le père de Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh lui, c'est un esprit baroque dont nous rendrons bon compte. C'est un bourgeois épais, qui s'est enrichi dans le commerce & qui a la manie d'avoir de l'esprit. Sa femme, Madame Bernique, est une femme qui joue le sentiment, & qui plus elle a veillit, plus elle a la fureur d'être jeune.

DUPONT.

Eh bien, mais c'est ce qui s'appelle tuer le tems. Ça, pour achever le tableau, tu es adroite, j'ai de l'esprit, nos maîtres ont de l'amour. Les provinciaux doivent baisser pavillon, il n'y a pas là de réplique, il ne nous faut plus qu'une introduction; comment mettre tout ce monde-là d'accord?

PAR COMÉDIE.

7

JUSTINE.

Ecoute, il me vient une idée qui pourra nous mener loin ; Monsieur Bernique a imaginé pour divertir le Provincial à qui il destine sa fille, ainsi que sa chère & digne mère Madame Madré, de faire représenter une Comédie nouvelle pour la noce ; mais il va plus avant encore, il veut la faire faire exprès, & il m'a chargé de lui chercher des Poètes, des Musiciens & des Acteurs. Il ne connoît ni ton maître ni toi, ne pourriez-vous pas vous introduire ici en cette qualité.

DUPONT.

Si fait parbleu, & je te répons même d'un impromptu qui vaudra un ouvrage fait à tête reposée. Il n'est plus question que de prévenir mon maître. Car comme je te le disois tout-à-l'heure, il s'impatiente & il pourroit venir ici nous troubler.

JUSTINE.

Ce n'est pas là le moment de t'en aller. Voilà Monsieur Bernique, il t'a vu, & il faut profiter de l'occasion, te présenter à lui & lui annoncer ton maître.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. BERNIQUE.

M. BERNIQUE, *à part.*

PLUS je réfléchis, plus je calcule, plus je considère & plus je vois que c'est une excellente

A 3

6 LE MARIAGE

affaire que je fais là. D'un côté, voila une fille qui.... De l'autre voila un joli garçon qui.... Et au milieu de tout ça, voila.... un homme que.... Justine, que demande Monsieur ?

JUSTINE.

Ah Monsieur, c'est un trésor pour vous, c'est.... C'est votre bonne étoile qui vous l'envoie.

M. BERNIQUE.

Cela se peut bien ; effectivement, Monsieur a la physionomie....

DUPONT.

Heureuse. N'est-il pas vrai Monsieur ?

M. BERNIQUE

Monsieur, je ne dis pas....

DUPONT.

Pardonnez-moi Monsieur, & je regarde comme un grand bonheur, de pouvoir, de savoir, de vouloir, de.... (*A Justine.*) Dis-donc toi, que diable est ce que je veux, ce que je peux, ce que je fais ?

JUSTINE.

Ah ! Monsieur, Monsieur est un....

DUPONT.

Oui Monsieur, un.... (*A part à Justine.*) Acheve donc.

M. BERNIQUE.

Je le crois, Monsieur en a bien l'air.

DUPONT.

C'est trop d'honneur que vous me faites. Dis-lui donc quoi ?

M. BERNIQUE

Eh bien, Monsieur est un....

JUSTINE.

Oui Monsieur est un.... Un.... Comment

PAR COMÉDIE. 79

appelez-vous ça donc ? un... un... Comme vous demandiez tantôt.

M. BERNIQUE.

Ah ! un Poète , un Musicien !

JUSTINE.

Oui , un Musicien , c'est ça même , pas vrai , Monsieur , vous êtes Musicien ?

DUPONT.

Moi ! oui , je connois le blanc & le noir dans les notes.... Et puis je connois la gamme , j'ai des mes amis qui font chantres. ... Oh ! j'ai toujours eu de grandes dispositions pour cet état là.... (*A Justine à part.*) Que diable vas-tu lui dire toi ?

M. BERNIQUE.

Je vous en fais mon compliment , Monsieur , c'est de beaux talents que ça ! Et vous êtes Poète ?

JUSTINE.

Oui , Monsieur.

M. BERNIQUE.

Et Musicien ?

DUPONT.

Autant l'un que l'autre.

JUSTINE.

Et j'ai engagé Monsieur à vous servir pour la fête de cette noce en question.

M. BERNIQUE.

Parbleu , j'en suis enchanté. Imaginez-vous , mon cher Monsieur , que je ne suis ni Poète , ni Musicien , moi ; mais ça n'empêche pas que j'aime ça , voyez-vous , & sans m'y connoître , j'en parle & j'en décide pas mal même.

DUPONT.

Je le crois bien , Monsieur , vous n'êtes pas le

seul. S'il n'y avoit que les connoisseurs qui s'en mêlassent, on ne jugeroit pas la moitié de nos Opéras.

M. BERNIQUE.

Oh! moi, je les juge tous, bien ou mal, ça m'est égal. Je parle, je crie, je dispute, je n'écoute pas; on ne m'entend pas non plus; mais au bout de tout ça, ce bruit fait effet, les opinions se partagent, la prévention s'en mêle, on se fait un parti, les gens raisonnables se taisent, & l'on attrappe une réputation.

DUPONT.

Oui l'on attrape, c'est le mot.

M. BERNIQUE.

Oh! je connois les termes allez.

DUPONT.

Oui, parbleu, & vous vous en servez à propos même. Mais venons au fait. Que souhaitez Monsieur? Mademoiselle m'a dit que c'étoit au sujet d'un mariage, qu'il vous falloit une petite Piece allégorique.

M. BERNIQUE.

Oui, je marie ma fille, comprenez-vous? Son Prétendu est ici avec sa mère, & je voudrois les régaler d'une petite Comédie faite exprès... Vous entendez bien?

DUPONT.

Très-bien, Monsieur.

M. BERNIQUE.

Mais ce n'est pas le tout; je voudrois du neuf entendre-vous? Quelque chose de gai, du plaisant. Car ma fille a depuis quelque tems un fond de chagrin on ne fait d'où cela vient, & je voudrois la dissiper, sentez-vous?

DUPONT.

Oui, j'entends-votre idée ; une plaisanterie, n'est ce pas ?

M. BERNIQUE.

Tout juste, c'est ça, pour rire, comme qui diroit de ces choses. . . . Tenez, je vas vous expliquer cela encore plus clairement. Imaginez-vous, mon gendre est un fort bon garçon, mais entre nous il est un peu neuf, comprenez-vous, ça sort de province, ça n'a rien vu, & je voudrois un peu rire à ses dépens ; y êtes-vous à présent ? Hem ?

DUPONT.

Oui, oui, je comprends.

M. BERNIQUE.

Bon arrangez nous ça, là quelque petite drôlerie dont il soit la dupe pour un instant.

JUSTINE.

Oui, comme je vous disois, il s'agit de duper le gendre, voilà tout.

DUPONT.

Oh bien, on le dupera, Monsieur, on le dupera. J'ai même un des mes amis qui me donnera un bon coup de main pour cela.

M. BERNIQUE.

Bon !

DUPONT.

Oui, un homme impayable pour duper comme ça les provinciaux.

JUSTINE.

Eh bien, il faut nous l'amener. . . . Pas vrai Monsieur ?

M. BERNIQUE.

Sans doute, amenez-le.

DUPONT.

Je m'en vais tout de suite vous le chercher...
 (*Lindor entre avec Madame Bernique.*) Eh vent-
 trebleu je ne le croyois pas si près. Il a déjà parlé
 à la mère, il aura tout gâté.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LINDOR, Madame
 BERNIQUE.

Madame BERNIQUE, *minaudant.*

COMMENT, Monsieur, mais je ne peux rien
 répondre à tout cela, mais, je n'y entends rien...
 C'est une déclaration, je crois, je m'en vais le
 dire à mon mari.

LINDOR.

Eh ! Madame, permettez qu'auparavant j'ob-
 tienne votre consentement.

DUPONT.

La peste de l'étourdi.

M. BERNIQUE.

Qu'est-ce que c'est donc, Madame Bernique !

Madame BERNIQUE.

Mon ami, c'est Monsieur, qui me fait une
 étalage de choses auxquelles je ne comprends rien.
 Il me parle d'amour, de mariage, de désespoir...
 En vérité, cela me met dans un état singulier.

M. BERNIQUE.

Attendez, attendez, ma chère femme, je vais
 mettre ordre à cela. Monsieur, savez-vous bien

PAR COMÉDIE 14

que je suis Monsieur Bernique?... Que demandez-vous à Madame ?

DUPONT, *à Lindor.*

Taisez-vous.

LINDOR.

Ah! Monsieur, prenez pitié d'un amant qui n'a plus d'espérance qu'en vous.

M. BERNIQUE.

Tant pis, Monsieur, tant pis! mais ma femme est ma femme, & vous n'avez rien à y voir.... Je trouve même très-singulier la confidence que vous venez me faire de votre flâme pour elle.

LINDOR.

Pour elle! Eh! Monsieur, vous vous trompez, c'est Mademoiselle votre fille que j'adore.

M. BERNIQUE.

Ma fille! Ah! c'est encore pis. Comment, Monsieur, vous avez donc juré d'en vouloir à ma famille. Ah! vous soupirez pour Mademoiselle Bernique.

JUSTINE, *à Dupont.*

Empêche donc cette explication-la toi.

DUPONT.

Laisse-moi faire. (*À Lindor.*) Taisez-vous: (*Riant.*) Ah! ah! ah! Monsieur, vous n'êtes pas au fait. (*À Lindor.*) Taisez-vous, vous dis-je.... Monsieur que voila, c'est une idée plaisante que nous avons eue. (*À Lindor.*) Ne dites mot.... C'est mon maître.

M. BERNIQUE.

Votre maître!

JUSTINE, *à part.*

Peste de l'imbécile! il raccommode bien cela.

DUPONT.

Oui, je dis mon maître, celui dont je suis l'Eleve, un Virtuose, celui dont je vous parlais tout-à-l'heure, qui doit nous aider pour... Vous savez bien.

M. BERNIQUE.

Ah ! ah ! Eh bien !

DUPONT.

Eh bien, il est Poëte, il est Musicien.

M. BERNIQUE.

Il est fou donc aussi ?

DUPONT.

Non, mais il joue la Comédie à merveille.

LINDOR, à Dupont.

Moi, la Comédie !

DUPONT.

Oui, laissez donc dire.

M. BERNIQUE.

Mais, s'il est tout cela, pourquoi donc a-t-il l'uniforme ?

Madame BERNIQUE.

Oui, Monsieur ressemble à un Officier.

DUPONT.

Ah ! diable. C'est...

JUSTINE.

C'est le Poëte du Régiment.

DUPONT.

Oui, du Régiment, c'est lui qui chante les Victoires, les Batailles... Oh ! c'est un grand-homme.

M. BERNIQUE.

Peste !

LINDOR, à Dupont.

Mais à quoi-bon ?

DUPONT.

Chut, j'ai cru qu'il nous seroit fort utile pour la petite Comédie que vous voulez représenter ici, & comme il joue les amoureux à ravir, il a voulu tout en entrant vous donner à l'in-promptu une petite idée de son talent.

M. BERNIQUE.

Bien ! Bien ! morbleu ! J'en ai été la dupe : Monsieur a l'air de jouer bien naturellement.

LINDOR.

Comment donc jouer ?

Madame BERNIQUE.

Ah ! mon ami, ce n'est rien en comparaison de la scène que Monsieur m'a faite dans le salon. C'est cela qu'il falloit voir. — Il falloit donc me dire que c'étoit une Comédie, je m'y ferois prêtée.

LINDOR, à Dupont.

Mais explique-moi donc.

DUPONT.

Comment, vous ne comprenez pas. Ecoutez, Monsieur Bernique, & vous Madame, voilà ce que je pense pour votre Comédie.

M. BERNIQUE.

Voyons ça, je vous dirai tout de suite si ça me convient.

DUPONT.

Il ne faut pas aller chercher vos Acteurs bien loin pour éviter l'embarras, nous jouerons nous-même. Monsieur & moi, nous vous donnerons le cannevas de la Pièce, & chacun remplira son rôle à l'in-promptu, ce sera plus chaud. (*A Bernique.*) Pour vous, Monsieur, je suis persuadé que vous vous acquitterez fort bien du vôtre.

M. BERNIQUE.

Moi ! mais ne pensez pas rire. Je m'en tirerai ,
j'en réponds.

DUPONT.

Oh ! je n'en doute pas. Le plan sera....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, MADRÉ, *niais*.

MADRÉ.

COMMENT, mon beau père, & vous, ma
belle mère, savez-vous bien que ma mère se plaint,
& moi aussi de ce que vous nous laissez seuls
comme cela, au moins ?

M. BERNIQUE.

Ah ! pardon, mon gendre, nous sommes à vous
tout-à-l'heure.

DUPONT.

Ah, c'est donc Monsieur qui est le gendre en
question.

M. BERNIQUE.

Oui, c'est lui-même ; comment le trouvez-
vous ?

DUPONT.

Mais fort bien, pour ce que nous en voulons
faire.

MADRÉ, *se levant*.

Monsieur, vous êtes bien bon assurément.

DUPONT.

Et vous aussi, en vérité. (*A Lindor.*) Allons
Monsieur, saluez le gendre futur.

LINDOR.

LINDOR.

Monsieur, je suis enchanté d'avoir l'honneur de faire connoissance avec vous. (*Il lui serre la main très fort.*)

MADRE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi. Ah!... Beau-père qu'est-ce que c'est que ces Messieurs si olis là?

M. BERNIQUE.

On vous expliquera cela tantôt. (*À Dupont.*) Ah! ça, mais voyons donc notre plan comme vous disiez.

DUPONT.

Eh bien, le plan sera comme à l'ordinaire, une intrigue amoureuse: Une jeune fille aura un amant qui sera, comme cela se pratique, traversé par un rival; ce rival sera laid & maussade, comme qui dirait, par exemple, Monsieur.

MADRE.

Comment, laid & maussade!

M. BERNIQUE.

Oui, oui, laissez donc; vous n'êtes pas au fait.

JUSTINE.

Sans doute, Monsieur, c'est votre rôle ça.

DUPONT.

Nous disons donc, laid & maussade comme Monsieur; mais il aura pour lui des écus & la protection du père & de la mère de la fille, ce qui est un grand point. L'Amoureux aura pour lui le cœur de la Demoiselle, & sa sœur, fille fort adroite... Entendez-vous, Mademoiselle?

JUSTINE.

Oui, Monsieur, cela me regarde.

B

DUPONT.

Bon ! pour les aider , nous mettrons encore dans leurs intérêts un certain valet fourbe de profession.

M. BERNIQUE.

Qui est-ce qui nous jouera ce fripon- la

DUPONT.

Moi , Monsieur , à votre service.

M. BERNIQUE.

Fort bien.

DUPONT.

Et ils chercheront ensemble les moyens de duper le rival, le père , la mère & de couronner l'Amour par un bon mariage , qui fera la conclusion de la Pièce ; n'est-ce pas à-peu-près cela que vous demandez.

M. BERNIQUE.

Oui , positivement , c'est cela même. (*Bas.*) Je vous recommande mon gendre , entendez-vous ?

DUPONT.

Laissez-nous faire , il est en bonne main. Pro-cédons à la distribution des rôles. (*A Lindor.*) Y êtes-vous maintenant ? (*A Justine.*) Toi , vas prévenir ta maîtresse.

JUSTINE.

J'y vais. (*Elle sort.*)



SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

DUPONT, à Bernique.

Vous, Monsieur, vous avez du bon sens, avec cela une physionomie respectable, importante.... Vous nous jouerez le père comme un Ange.

M. BERNIQUE.

Moi, oui dà ! je m'en charge.

DUPONT.

Vous, Madame, vous ferez la mère.

Madame BERNIQUE.

Qui ! moi ! la mère ! allons donc, vous n'y pensez pas.

DUPONT.

Comment ! & que voudriez-vous donc faire ?

Madame BERNIQUE.

Moi ! je ferai l'amoureuse.

DUPONT.

En voilà bien d'un autre ! & votre fille fera la mère, n'est-ce pas ?

LINDOR.

Ah ! Madame, en conscience.

Madame BERNIQUE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ? Est-ce que vous croyez que ça ne m'iroit pas ?

LINDOR.

Madame, je ne dis pas ; mais....

DUPONT.

Mais, Madame, cela ne se peut pas, encore un coup. — Dites lui donc vous, Monsieur.

M. BERNIQUE.

Mais, oui, ma chère femme. Monsieur a raison. Votre fille est un peu plus jeune que vous! &....

Madame BERNIQUE.

Qu'est-ce que vous dites, vous, Monsieur Bernique, avec votre jeunesse? Est-ce que j'ai l'air si passé donc? il y en a pourtant qui savent me rendre plus de justice.

M. BERNIQUE.

Eh, ma chère femme, je ne dis pas ça.

DUPONT.

Allons, nous voilà comme dans une Comédie véritable; nous voilà arrêtés pour les rôles. Mais Madame, considérez donc que ce n'est pas l'âge qui fait à cela. Vous êtes assez jeune pour faire l'amoureuse, assurément; mais c'est qu'avec un maintien noble & décent comme vous l'avez, avec cette taille majestueuse & ce coup-d'œil d'autorité, vous nous rendrez la mère en perfection; ce que votre fille ne pourroit pas faire.

MADRE.

Non, sûrement.

M. BERNIQUE.

Sans doute, c'est cela que je voulois dire.

Madame BERNIQUE.

A la bonne heure, mon cher ami, pour vous obliger je consens à vous faire ce sacrifice-là, je jouerai la mère; mais en vérité cela ne m'ira point du tout.

LINDOR.

Ah! comme cela, Madame, les situations seront bien plus naturelles; Mademoiselle votre fille jouera l'amoureuse, Monsieur le prétendu jouera

PAR COMÉDIE.

21

le rival & moi l'amant. Vous avez la soubrette & Monsieur jouera le valet.

DUPONT.

Voilà ce que c'est.

M. BERNIQUE.

C'est très-bien imaginé.

MADRÉ.

Mais je ne comprends pas, moi.

M. BERNIQUE.

Laissez donc, laissez donc ! je vous expliquerai tout ça ; pour moi je m'appête à en dire de bonne, j'ai déjà tout mon rôle dans la tête. Vous verrez, vous verrez les idées.

DUPONT.

Eh bien ! Monsieur, nous pouvons faire une répétition tout de suite. Envoyez-nous d'abord Mademoiselle votre fille, nous lui allons dire deux mots sur son rôle, afin de donner l'intelligence du caractère.

M. BERNIQUE.

C'est bien dit, nous pouvons faire notre répétition ici. Mon gendre, allons chercher Madame votre mère ; vous, ma chère amie, allez avertir votre fille.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

(JUSTINE, rentre.

TOI, Justine, reste avec ces Messieurs, pour arranger ici tout ce qu'il faudra, nous allons vous amener tous les Acteurs.

(Il sort avec sa femme & Madré.)

B 3

SCENE VII.

LINDOR, DUPONT, JUSTINE.

DUPONT.

EH bien ! as-tu prévenu ta maitresse ?

JUSTINE.

Pas encore, je n'ai pu l'approcher, cette diable de Madame Madré ne la quitte pas.

LINDOR.

Tant pis, il est bien essentiel de l'avertir d'avance.... Sans quoi sa surprise nous trahiroit, je vais toujours lui écrire deux mots.

DUPONT.

C'est fort bien. Nous, songeons à notre dénouement. Ecoute, Justine, il nous faut un Notaire aguerri, un de ces hommes. — Tu m'entends?...

JUSTINE.

Oh ! ne t'inquiète pas, j'ai une idée à ce sujet-là qui fera pour le mieux, j'en suis sûre.

DUPONT.

Bon ! que le contrat soit bien en règle, & qu'il se tienne prêt au moindre signal. Vole & reviens.

JUSTINE.

C'est entendu.



SCENE VIII.

LINDOR, DUPONT.

LINDOR.

COMMENT! Tu renvoies Justine, & ma lettre pour Angélique! par qui la lui faire tenir?

DUPONT.

Par qui? Ma foi, voilà le père, il n'y a pas à balancer. Il faut qu'il fasse lui même la commission sans s'en douter.

LINDOR.

Tu as raison.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. BERNIQUE.

M. BERNIQUE.

VOILÀ tout notre monde qui vient.

LINDOR.

Tant mieux! J'ai fait des réflexions sur notre petit in-promptu, & comme vous me paraissez avoir une excellente tête, je ne vous dis rien sur votre rôle: mais Mademoiselle votre fille n'aura peut-être pas la même intelligence que vous.

M. BERNIQUE.

Sans doute, cela se pourroit bien! car c'est rare d'à ça! C'est un don.

LINDOR.

J'ai donc cru nécessaire de lui en donner d'avance une petite idée, & pour le lui faciliter encore, nous le prenons dans la situation actuelle de son esprit.

M. BERNIQUE.

Comment cela ?

LINDOR.

Elle a un fond de chagrin, m'avez vous dit ?

M. BERNIQUE.

Oui, une mélancolie... On ne fait ce que c'est.

LINDOR.

Eh bien, nous supposons que cette tristesse que vous lui voyez, vient de la perte d'un amant qu'elle regrette.

M. BERNIQUE.

Comment ! d'un amant ?

DUPONT.

Oui, Monsieur ; avec les jeunes filles on peut supposer cela ; d'ailleurs, c'est une situation de Roman, voyez vous, ça fait bien à la Scène.

M. BERNIQUE.

Ah ! bon. Je comprends.

LINDOR.

Nous supposons donc que cette tristesse vient de la perte d'un amant qu'elle regrette, & de la nécessité ou elle se trouve de vous obéir en prenant un époux qu'elle n'aime pas.

M. BERNIQUE.

Bien vu !... (*A Dupont.*) Il me paroît bien habile cet homme là.

DUPONT.

Oh ! je vous en répons. C'est le premier homme

PAR COMÉDIE. 25

du monde pour une intrigue amoureuse , & sur tout pour un dénouement, il est expéditif.

M. BERNIQUE.

Bon, bon ! C'est ce qu'il faut. Eh bien ?

LINDOR.

En conséquence, Monsieur, faites-lui commencer la pièce par des reflexions tristes sur son état, & voici une lettre que vous lui remettrez comme de la part de cet amant supposé, de Lindor, par exemple. Elle sera surprise comme bien vous pensez.

M. BERNIQUE.

Parbleu, je vous le demande.

LINDOR.

Alors j'arriverai moi, faisant le personnage de Lindor, & après, cela s'enfilera de soi-même.

M. BERNIQUE.

Bon, je m'en rapporte à vous, vous m'avez l'air d'un gaillard.... Allons, allons, tant mieux, nous rirons.

LINDOR.

Oui, oui, les voilà qui viennent, nous allons nous retirer un moment, pour ménager la surprise & nous ne paraîtrons que lorsqu'il sera tems.

M. BERNIQUE.

Bien dit, je vais prévenir Angelique, & mettre tous nos Acteurs sur la voie.



SCENE X.

M. & Madame BERNIQUE, ANGELIQUE,

M. & Madame MADRÉ, JUSTINE.

Madame BERNIQUE.

MON ami, nous pouvons commencer quand vous voudrez.

Madame MADRÉ.

Ce n'est pas parce que Madré est mon fils, mais je vous réponds qu'il jouera bien son rôle,

MADRÉ.

Oh! pour ça oui, ma mère.

JUSTINE.

D'abord Monsieur est on ne peut pas mieux dans le caractère.

M. BERNIQUE.

Allons Mesdames, prenez des chaises & placez-vous. (*A Justine qui va parler à Angélique.*) Paix Justine. Ecoute-toi, Angélique, c'est toi qui commence entends-tu? C'est comme je te l'ai dit, une petite Comédie que nous allons jouer à l'impromptu.

ANGELIQUE

Mais, mon père....

M. BERNIQUE.

Eh bien, quoi! ton père, vas-tu me dire encore que tu as du chagrin? C'est justement pour cela, ça t'égayera. C'est un petit divertissement qu'on te donne vois-tu? Ecoute-moi donc, il faut supposer que tu as un amoureux en campagne.

M A D R É.

Comment ! un amoureux ?

M. BERNIQUE.

Oui, oui, un amoureux. Laissez, mon gendre, laissez moi conduire cela. Tu as donc un amoureux en campagne ; entends-tu bien ça, il a appris ton futur mariage dont il est très-piqué, & il t'a écrit cette lettre,

ANGELIQUE.

Moi, mon père, un amoureux, une lettre !

M. BERNIQUE.

Sans doute un amoureux, une lettre. C'est l'esprit de ton rôle.... Allons, vas toute seule à présent, voilà la lettre,

JUSTINE, *à part.*

Un lettre ! Ah ! je commence à comprendre, moi. (*Haut à Monsieur Bernique.*) Un instant, Monsieur, vous allez sur mes brisées ; ceci est de l'emploi des confidentes ; donnez-moi la lettre, je vais la lui faire accepter. Asseyez-vous, Monsieur. Et nous, Mademoiselle, en scène, s'il vous plaît.

M. BERNIQUE.

A la bonne-heure, tiens, la voilà. Voyons un peu comment vous vous en tirez toutes les deux. (*Tout le monde s'assied.*)

ANGELIQUE, *sur le devant à Justine.*

Mais Justine, es-tu folle de vouloir que je me prête à de pareils jeux.

JUSTINE.

Non, Mademoiselle, je connois vos chagrins & je viens les soulager. Apprenez que votre amant va paroître, qu'il va mettre tout en œuvre pour vous arracher des mains de son rival, que je le seconde

dans son projet, & qu'enfin voila une lettre de sa part.

ANGELIQUE.

Ah! Justine, cesse ce jeu cruel, & ne cherche pas à redoubler mon desespoir.

JUSTINE.

Mais, ce n'est pas un jeu, Mademoiselle, lisez vous-même, & reconnoissez l'écriture.

ANGELIQUE.

Ciel! que vois-je?

M. BERNIQUE.

Fort bien! ma fille, bien naturellement ce geste là.

Madame MADRÉ.

Oui, en verité, très-bien.

JUSTINE.

Lisez Mademoiselle.

ANGELIQUE, *lit.*

« Ma chère Angélique,

« Il est donc vrai que je touche au moment de
 » vous perdre, & qu'un rival veut me ravir le bon-
 » heur de ma vie, je n'aurois pas survécu à cette
 » affreuse nouvelle, si je n'avois été bien sûr de
 » votre cœur, & si l'espoir de parer ce malheur
 » ne m'eut prêté des forces. Quoi qu'il en soit,
 » ne vous étonnez de rien. Vous m'allez bientôt
 » voir en présence même de vos parents; & nous
 » chercherons ensemble devant eux, les moyens
 » d'être unis, & de nous soustraire à leur tyrannie.
 » Le plus tendre & le plus fidele ami, LINDOR.

M. BERNIQUE.

Bien imaginé, morbleu! Cette lettre prépare l'intrigue à merveille.

MADAME MADRÉ.

Oui, je vois déjà que voilà un rival pour mon fils. Tiens-toi bien, Madré.

MADRÉ.

Oh! que oui, ma mère.... Allez, n'ayez pas peur.

M. BERNIQUE.

Chut, paix. Allons, Angélique, ça commence bien.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma chère Justine, est-il possible?... Cette Comédie.... Lindor.... Ah! je n'ose croire....

JUSTINE.

Croyez-tout, Mademoiselle.

M. BERNIQUE.

Eh! oui, je te dis, livre-toi.

ANGÉLIQUE.

Hélas! est-il possible? je reverrois Lindor! Ah! Justine, je crains de me flatter mal-à-propos. Cette lettre n'est sans doute qu'une illusion. Ce nom si cher à mon cœur, ce Lindor n'est peut-être qu'un nom pris à plaisir, & le véritable Lindor, celui qui me cause tant d'alarmes....



SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LINDOR, DUPONT.

LINDOR.

Il est à vos pieds, chère Angélique, il vous adore.
ANGÉLIQUE.

Ciel!

M. BERNIQUE.

À merveille, mes enfans, voilà un beau coup
de Théâtre. J'en ai la larme à l'œil.

Madame MADRÉ.

Oh! oui, Mademoiselle joue fort bien.

Madame BERNIQUE.

Oh! c'est l'amoureux que j'aime, moi, il met
bien de la vérité, bien du feu.

DUPONT.

Allons, continuons. — Mademoiselle, parlez
hardiment, vous devez-êtte au fait à présent.

M. BERNIQUE.

Oui, oui, ma fille, du cœur! Imagine-toi que
tout ça est véritable.

MADRÉ.

Véritable! Oh! quoi que ça, je vois toujours
bien que c'est un semblant, moi, pas vrai, ma
chère mère?

JUSTINE.

Assurément, Monsieur, oh! vous prenez fort
bien la chose.

DUPONT.

Ici, vous ferez une Scène de tendresse, & des

protestations de fidélité; après quoi, vous, Madame vous entrez & vous surprenez les amans qui tâcheront de vous mettre dans leurs intérêts. — Vous, Monsieur, pour mettre l'entrée de Madame plus en situation, baissez bien tendrement la main à Mademoiselle.... Fort bien! Allez, Madame, jouez l'étonnement.

Madame BERNIQUE.

Laissez-moi faire. — Que vois-je? un homme baiser la main d'Angélique.

M. BERNIQUE.

Bien pris, ma foi, bien battu chaud.

MADRE.

Ah ça, mais moi donc, ma chère mère, quand est-ce qu'il faudra que j'entre?

DUPONT.

Vous, Monsieur tout-à-l'heure, vous n'avez pas encore affaire-là.

M. BERNIQUE.

Oui, oui, on vous avertira. Allez, ma femme, allez.

Madame BERNIQUE.

Monsieur, que cherchez-vous ici?

LINDOR.

Hélas! Madame, je ne vous cache pas que c'est l'amour qui me conduit.

Madame BERNIQUE.

Hum! l'Amour?

LINDOR.

Oui, Madame, l'amour le plus tendre, a pour jamais triomphé de mon cœur.

Madame BERNIQUE.

Ce pauvre garçon! en vérité, me voilà toute

émue ! Eh bien , mon cher enfant , on pourra vous écouter.

LINDOR.

Ah ! Madame , daignez nous être favorable.

ANGELIQUE.

Ah ! ma mère , que je vous aurois d'obligation.

MADAME BERNIQUE.

Allez , petite fille , retirez vous ; vous n'avez pas affaire ici. Et vous , mon enfant ? ...

DUPONT.

Pardon , Madame. Mais il me semble que vous oubliez la situation.

MADAME BERNIQUE.

Point du tout. Monsieur , me parle d'amour , & il me semble qu'il ne nous faut pas de temoins pour gêner sa déclaration.

DUPONT.

Oui , Madame ! Monsieur parle d'amour , mais ce n'est pas vous que la chose regarde.

MADAME BERNIQUE.

Comment ! ce n'est pas moi ?

JUSTINE.

Non vraiment , Madame. C'est votre fille. Souvenez-vous donc que vous êtes la mère.

MADAME BERNIQUE.

Ah ! C'est vrai , je n'y songeois plus. Vous voyez , Monsieur , je vous le disois bien , ce rôle-là ne m'ira jamais.

M. BERNIQUE.

Tableu ! ma femme ! comme vous prenez feu !

MADAME BERNIQUE.

Hélas ! mon cher-époux , c'est que cela me rappelloit nos amours , & je ne saurois jouer cela de sang-froid.

M. BERNIQUE.

M. BERNIQUE.

Eh bien, Madame, pour vous calmer un peu, je vais entrer, moi.

DUPONT.

Oui dà! aussi bien il est tems de mettre en jeu Monsieur Madré.

M. BERNIQUE.

Je vais le présenter. Allons, mon gendre, à nous.

DUPONT.

Un instant, Monsieur, enchainons cela, s'il vous plaît. Au bruit que vous faites avant que d'entrer, nous redoublons nos instances auprès de Madame, qui s'attendrit & nous promet son appui contre vous, & pour éviter de nous rencontrer, on nous fait cacher dans un cabinet, cela donnera matière à d'autres incidens. *(Ils sortent.)*

M. BERNIQUE.

Fort bien! A nous maintenant.

Madame MADRÉ.

Allons, Madré, redresse-toi bien.

MADRÉ.

Oh! que oui, allez.

M. BERNIQUE.

Y êtes-vous?

MADRÉ.

Oui, Monsieur, m'y v'la, quand vous voudrez.

M. BERNIQUE.

Ma femme, & vous, ma fille, réjouissez-vous, voilà enfin mon gendre arrivé, & je vous le présente, ne le trouvez-vous pas joli garçon?

MADRÉ.

Ah! Monsieur.....

Madame BERNIQUE.

Il est fort bien tourné.

C

M A D R É.

Ah ! Madame....

J U S T I N E.

Monsieur a quelque chose de très-révenant.

M A D R É.

Ah ! Mamefelle....

Madame, M A D R É.

Ah ! mon fils n'est pas mal quand il veut.

M A D R É.

Ah ! ma mère....

D U P O N T.

Prenez garde, Monsieur. Madame n'est pas ici de la Pièce.

M A D R É.

Ah ! non, non.

D U P O N T, à Bernique.

Monsieur, pour abréger, passons sur tous ces premiers complimens-là, & pour amener le dénouement, parlez un peu de contrat.

M. B E R N I Q U E.

Bon ! j'entends, laissez moi faire. (*A Madré.*) Mon gendre, je suis enchanté de vous, & comme il me paroît que ces Dames pensent comme moi sur votre compte, je veux terminer au plutôt votre mariage avec ma fille, & de ce pas je vais chez mon Notaire faire dresser les articles du contrat. (*ADupont.*) Hem ! Comment trouvez-vous cela ?

D U P O N T.

Fort bien, Monsieur, voila une belle sortie ! bien ménagée, & bien frappée.

M. B E R N I Q U E.

Oh ! je connois un peu mon Théâtre, je ne suis pas encore en train, mais ce soir, quand il y aura du monde, vous verrez, vous verrez, à l'exécution vous serez surpris.

DUPONT.

Je le crois bien , vous le ferez aussi vous.

M. BERNIQUE.

Bon ! il y a donc quelque chose en dépôt ? Là , quelque petite....

DUPONT.

Oui , oui. Ah ça , à présent vous savez que l'autre amoureux est caché , il a tout entendu , il est furieux de la préférence qu'on donne à son rival. C'est un militaire , & vous pensez bien qu'il va mener ça un peu rondement.

JUSTINE.

Sans doute , il faut une bataille , il faut qu'il tue son rival.

MADRÉ.

Comment , qu'il me tue ! Mais ça n'est pas du jeu.

JUSTINE.

Ou bien qu'il le fasse déguerpir , c'est la règle. (*A Bernique.*) N'est-ce pas , Monsieur , vous qui êtes un homme ?

M. BERNIQUE.

Oui , sans doute. Diable cela va faire une Scène d'éclat celle-là. Je parie que mon gendre a peur.

DUPONT.

C'est fait pour ça. Allons , Monsieur , sortez du cabinet en fureur , & vous , Justine , allez chercher celui qui doit faire le Notaire.

M. BERNIQUE.

Avez-vous quelqu'un pour cela ?

JUSTINE.

Oui , oui , soyez tranquille , tout est arrangé.

M. BERNIQUE.

Bon.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LINDOR, *jouant la
fureur.*

LINDOR.

JUSTE ciel ! qu'ai-je entendu ? Chère Angélique ? Madame, je compte toujours sur vos bontés que j'implore. Et toi, qui viens pour m'enlever l'objet de mon amour, commence auparavant par m'arracher le cœur. (*Il tire Pépée.*)

MADRÉ, *tremblant.*

Eh bien, Monsieur, eh bien, qu'est-ce que c'est donc ça ?

Madame MADRÉ.

Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur ? je ne veux pas que mon fils se batte, moi.

DUPONT.

Eh ! Madame, ce n'est qu'un jeu, laissez donc faire.

M. BERNIQUE, *riant.*

Eh ! oui, Madame, c'est la Scène.

Madame MADRÉ.

Oh ! Monsieur, scène tant qu'il vous plaira ; mais mon fils ne se batra pas toujours ; comment donc ! un fils unique !

DUPONT.

Eh non, Madame, il ne faut pas qu'il se batte non plus, au contraire, il faut que Monsieur soutienne son caractère, qu'il ait peur, qu'il tremble,

& que pour sauver sa vie, il cède sa maîtresse à Monsieur.

M. BERNIQUE.

Sans doute, voilà justement mon idée, suivez donc le fil.

Madame MADRÉ.

A la bonne-heure ! sûtôt que mon fils n'est point obligé de se battre.

DUPONT.

Non, Madame, vous voyez bien que Monsieur a bien mieux saisi l'intention du rôle. Tenez, regardez-le. (*Madré tremble.*)

M. BERNIQUE.

Fort bien, mon gendre, bien naturellement, ma foi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE.

JUSTINE.

VOICI le Notaire, peut-il entrer ?

DUPONT.

Un instant. (*A Lindor.*) Allons, Monsieur ; préparez l'entrée du Notaire.

LINDOR, à Madré.

Eh bien, Monsieur, je vous laisse le choix, ou de renoncer tout-à-l'heure à Mademoiselle, ou de me disputer son cœur l'épée à la main.

Madame MADRÉ.

Allons, allons, Madré, point de dispute.

M A D R É.

Monfieur, puifque Mademoifelle vous plaît...
Et que vous lui plaifez... Et que cela plaît à
Madame.... Je ferais fâché de lui déplaire, moi,
c'eft pourquoi, je vous la cède, Monfieur....
C'eft-il bien, ma mère ?

M. B E R N I Q U E.

Pas mal, en vérité.

L I N D O R.

Je fuis content, Monfieur. En ce cas, Monfieur
Bernique va venir avec le Notaire & le contrat
de Mademoifelle, les noms feront en blanc,
& avec l'aveu de Madame, nous le ferons remplir
du mien, (à Madré.) & vous, vous me proposerez
à père, comme un ami qui figne pour temoin. Y
conferentez vous ?

M A D R É.

Oui, Monfieur, c'eft de tout mon cœur.

L I N D O R.

Juftine, avertiffez le père de Mademoifelle, &
faites entrer le Notaire.

M. B E R N I Q U E.

Bien amené! ma foi! bien amené! Il y a vérita-
blement-là de quoi faire une petite intrigue au
moins.

D U P O N T.

Mais, nous vous la donnons pour cela.

M. B E R N I Q U E, *fe levant.*

A moi, n'eft-ce pas ? A préfent ?

D U P O N T.

Oui, Monfieur, à vous ?



SCENE XIV & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

M. BERNIQUE.

AH ! voilà le Notaire !... Eh ! c'est Monsieur Bonnefoi.

BONNEFOI.

Pour vous servir, Monsieur, voici le contrat que vous m'avez fait demander.

M. BERNIQUE.

Parbleu ! on appelle cela être véritablement dans le costume de son rôle.... Et son sérieux.... Vois-tu, ma femme ?

BONNEFOI.

Son rôle ! Que voulez-vous dire ?

M. BERNIQUE.

Ah ! vous en jouez donc aussi ! Je ne savais pas cela.

BONNEFOI.

Comment, j'en joue !

DUPONT.

Eh ! Messieurs, finissons d'abord notre affaire, nous aurons le tems de jaser après.

M. BERNIQUE.

C'est bien dit, finissons.

BONNEFOI.

Il n'y a plus que les noms, & les qualités du futur à ajouter.

LE MARIAGE

LINDOR.

Mettez, Monsieur Lindor, Capitaine au Régiment de... (*Le reste bas.*)

BONNEFOI.

Comment, Lindor !

M. BERNIQUE.

Oui, oui, Lindor ; mettez comme on vous dit. (*A Dupont.*) Ah ça, dites moi donc ; moi, je m'étonne de trouver Monsieur ici, n'est-ce pas ?

DUPONT.

Sans doute, vous lui demandez ce qu'il cherche, & Monsieur, (*montrant Madré.*) comme nous en sommes convenus, vous dira que c'est un témoin.

M. BERNIQUE.

Bon ! C'est entendu, & je le ferai signer, n'est-ce pas ?

DUPONT.

Affurément. Voyons, finissons donc. (*A Lindor.*) Signez tout de suite.

LINDOR.

Le voila. (*Il signe.*)

MADRÉ.

Et moi ?

DUPONT.

Tenez. (*Madré signe.*) Bon ! A vous Madame !

Madame BERNIQUE.

Signerai-je aussi, mon ami ?

DUPONT.

Mais, sans doute, c'est un peu de Théâtre nécessaire. Pas vrai, Monsieur ?

M. BERNIQUE.

Parbleu, sûrement. Il faut autant qu'on peut mettre de la vérité dans ces détails-là.

DUPONT.

Oh! il y en aura, allez. (*Elle signe.*) A vous Monsieur, pour finir.

M. BERNIQUE.

Donnez. (*Il signe.*) Là!Voilà qui est fait, Bernique!

DUPONT.

Eh bien, Monsieur Bernique, soit. Voilà la pièce finie!

M. BERNIQUE.

Bon, & comment la nommerons-nous?

DUPONT.

Mais, *Bernique*, si vous voulez.

M. BERNIQUE.

Oh! non, ça n'iroit pas; mais, par exemple, *Le Provincial dupé*, ce sera bien.

DUPONT.

En ce cas là, mettons, *les Dupes*, cela ira encore mieux.

M. BERNIQUE.

Pourquoi donc, *les Dupes*? Il n'y a que mon gendre qui l'a été un moment, à la Scène de l'épée.

MADRÉ.

Mais! Oh! que non! J'ai bien vu que c'étoit un détour.

JUSTINE.

Oh! Monsieur est malin.

M. BERNIQUE.

Allons, allons, mon gendre, convenez que vous avez eu peur. Là franchement, n'est-il pas vrai, Madame Madré?

Madame MADRÉ.

Oh! oui, je ne m'en cache pas.

M. BERNIQUE.

Bon , bon ! remettez-vous ! allez , c'est une plaisanterie que nous avons voulu faire pour nous égayer un peu ; mais pour vous dédommager , pendant que Monsieur Bonnefoi est ici , nous allons signer le véritable contrat.

BONNEFOI.

Le véritable contrat !

M. BERNIQUE.

Sans doute ! celui-là n'en est pas un , voyez-vous ? C'est un badinage que nous avons fait entre nous , comprenez-vous ? Une petite Comédie que nous avons jouée pour passer le tems ;

BONNEFOI.

Comment ! une Comédie.

M. BERNIQUE.

Eh ! oui , une Comédie.... Est-ce que vous n'étiez pas prévenu ? Ah ! morbleu ! C'est excellent ! Vous étiez donc la dupe aussi , vous ? Ah ! brayo ! *Les Dupes* , oui , vous avez raison.

BONNEFOI.

Ma foi ! mon cher Monsieur Bernique , je ne fais si vous avez cru jouer une Comédie , ni quel rôle vous avez cru y faire.... Mais vous savez du moins que le Notaire est réel , & je peux vous assurer que le dénouement est véritable.

M. BERNIQUE.

Qu'est-ce que vous me contez donc ici de Notaire , & de dénouement ?... Avec votre permission , entendons-nous un peu.

DUPONT , à part.

Ça ne tardera pas à s'éclaircir.

M. BERNIQUE , à Dupont.

Vous , Monsieur le Poëte.

DUPONT.

Trop d'honneur, Monsieur, je ne suis plus qu'un valet.

Madame BERNIQUE.

Un valet! Ah Ciel! Et ma fille?

JUSTINE.

Elle est mariée, Madame.

Madame MADRÉ.

Mariée!... Et Monsieur. (*Montrant Lindor.*)

DUPONT.

C'est l'époux de Mademoiselle.

MADRÉ.

Son époux!... Et moi donc?

JUSTINE.

Vous, Monsieur, vous êtes un des dupes en question.

M. BERNIQUE.

Ah! ventrebleu! J'y suis... Et moi, l'autre, n'est-ce pas?

DUPONT.

Pardon, Monsieur, mais rappelez-vous l'intention. Vous m'avez retenu ici pour duper, & j'ai voulu bien gagner votre argent.

MADRÉ, à Lindor.

Oui dà! Oh bien, Monsieur, vous m'avez dupé à la répétition, mais ne contez pas sur moi, pour la pièce, car vous la jouerez à vous tout seul, pas vrai, ma mère?

JUSTINE.

Oh! votre rôle est finie à vous, Monsieur. Mais consolez-vous, ce qui vous arrive-là n'est point extraordinaire. Assez souvent le mariage est une Comédie, presque toujours les Provinciaux y jouent les accessoires; volontiers ce sont eux qui

font l'exposition; les parents servent à nouer l'intrigue; le cœur de la Demoiselle fournit l'intérêt, & l'amant favorisé fait tous les frais du dénouement.

M. BERNIQUE.

Oui, reste alors à décider du succès, & c'est à vous seuls, Messieurs, qu'il appartient de le fixer.

F I N

Lu & approuvé. A Paris, ce 22 Décembre 1783. SUARD.

*Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 23
Décembre 1783. DE CROSNE.*